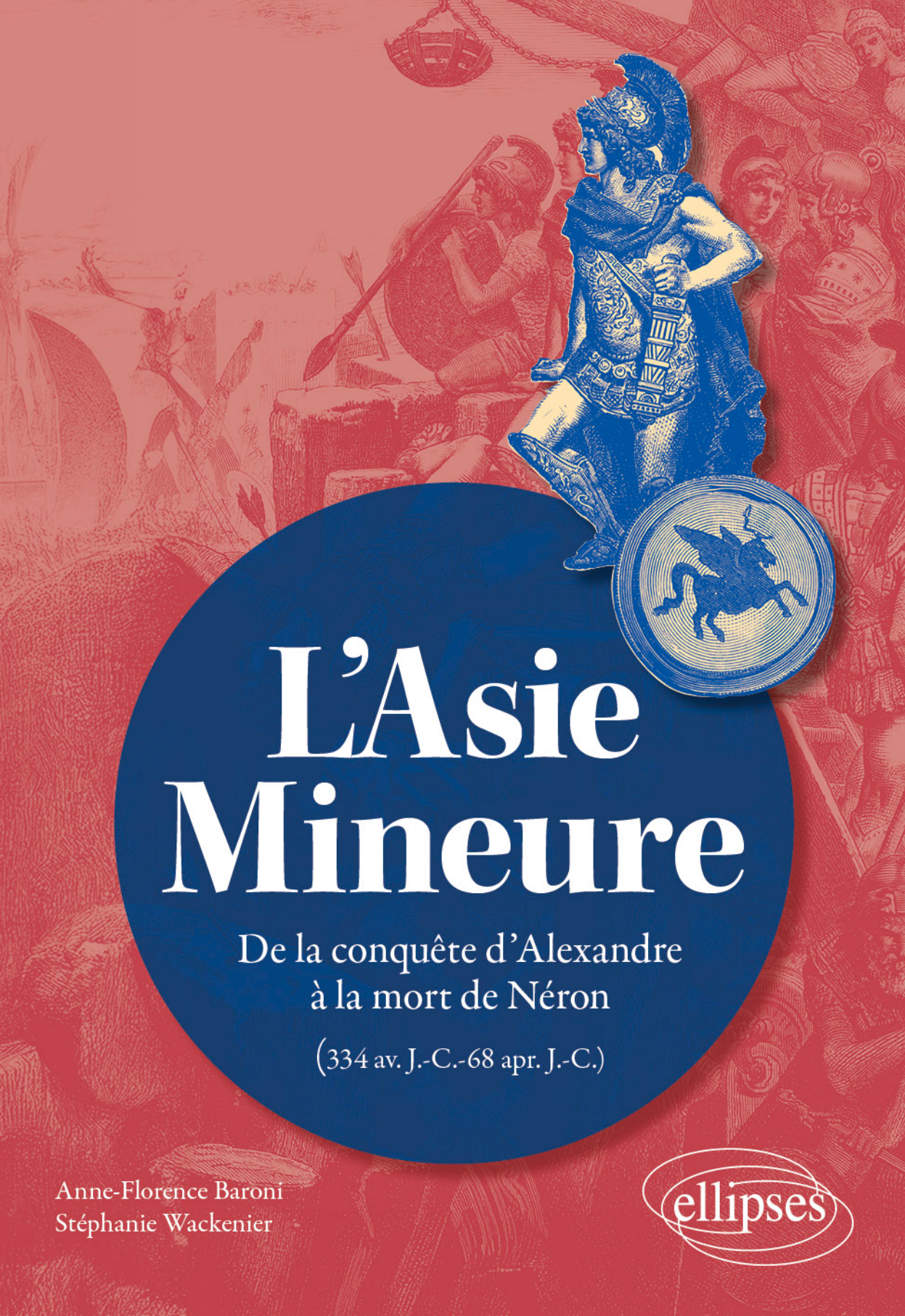


The background is a red-tinted illustration of ancient Roman soldiers in battle. In the foreground, a blue-tinted illustration of a Roman soldier in full armor stands prominently. To his right is a circular coin featuring a centaur. The title 'L'Asie Mineure' is centered in a large white serif font within a dark blue circle.

L'Asie Mineure

De la conquête d'Alexandre
à la mort de Néron

(334 av. J.-C.-68 apr. J.-C.)

Anne-Florence Baroni
Stéphanie Wackénier

ellipses

L'Asie Mineure

De la conquête d'Alexandre
à la mort de Néron
(334 av. J.-C.-68 apr. J.-C.)

Anne-Florence Baroni
Stéphanie Wackenier



Conception graphique couverture: Nathalie FOULLOY

Conception graphique intérieur et mise en page: Bénédicte LE MÉLINAIRE

ISBN 9782340-118034

Dépôt légal: septembre 2026

©Ellipses Édition Marketing S.A.

8/10 rue la Quintinie 75015 Paris



Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

Introduction

L'Asie Mineure constitue, de la conquête d'Alexandre (334 av. J.-C.) à la mort de Néron (68 apr. J.-C.), un observatoire privilégié des transformations géopolitiques du monde méditerranéen. La richesse et la diversité de la documentation, tant pour l'époque hellénistique que pour l'époque romaine (sources littéraires, épigraphiques, numismatiques ou archéologiques), permet de suivre sur la longue durée le passage d'un espace morcelé entre plusieurs puissances à une intégration progressive dans l'empire romain. Au-delà de la traditionnelle séparation académique entre l'histoire grecque et romaine, l'enjeu est de saisir les évolutions politiques, sociales et culturelles d'un même espace, celui de l'Asie Mineure au sens des géographes grecs, de l'Halys au Taurus, en privilégiant la continuité des problématiques.

Il s'agira d'abord d'examiner, pour l'époque hellénistique, la conquête d'Alexandre, les guerres de ses successeurs et la constitution des grands royaumes, puis l'ingérence croissante de Rome. Ces dynamiques invitent à s'interroger sur la manière dont l'Asie Mineure est perçue et utilisée comme espace stratégique, à la fois par des pouvoirs autochtones et par des puissances extérieures. Parallèlement, la diffusion du modèle de la cité grecque, les circulations de populations et la permanence d'un horizon culturel hellénique posent la question des formes concrètes de l'hellénisme dans un espace de contacts et de recompositions. Le monde hellénistique ne se résume pas à l'Asie Mineure ; Alexandre a mené ses conquêtes jusqu'au Pakistan actuel. Néanmoins, l'espace micrasiatique, défini par les luttes entre les diadoques, a été un terrain privilégié de construction non seulement de l'idéologie royale mais aussi de la territorialisation du pouvoir. L'« âge d'or des cités », pour reprendre l'expression de Ph. Gauthier, s'est traduit dans l'espace micrasiatique par un dialogue

sans cesse renouvelé entre cités et pouvoir souverain. La cité – communauté partageant une identité culturelle et un corps civique réparti sur un territoire – entre dans une relation de don et de contre-don avec le pouvoir souverain à qui elle vote des honneurs contre l'assurance d'une protection et la garantie de l'autonomie. Les cités continuent de revendiquer leur liberté, qui relève désormais davantage de l'autonomie que de l'indépendance. L'étude de l'Asie Mineure hellénistique nécessite donc de varier les échelles et les regards : du roi vers les cités et inversement, des cités vers les autres cités, parentes, amies ou ennemies. Cette variété de relations entre cités et pouvoir souverain perdure sous la domination romaine, les cités devant interagir avec les autorités, le Sénat puis l'empereur, et le gouverneur de province, leur représentant sur place.

La domination romaine se met en place d'abord indirectement par le biais de royaumes « amis et alliés » de Rome, puis directement par la provincialisation, c'est-à-dire la transformation de certains d'entre eux en provinces. Les premières possessions romaines en Asie Mineure sont léguées par leurs derniers souverains, d'abord le royaume de Pergame par Attale III en 133 av. J.-C. devenu province d'Asie à partir de 129, puis la Bithynie annexée en 74 à la mort de Nicomède IV. Les prétentions romaines se heurtent aux ambitions du roi du Pont Mithridate VI Eupator, entraînant trois guerres jusqu'en 63 av. J.-C. La mort du roi laisse Rome largement maîtresse de l'Asie Mineure, que Pompée réorganise en profondeur en répartissant les territoires soumis à Rome entre provinces et royaumes clients, ces derniers formant une zone tampon pour assurer la sécurité des provinces face aux Parthes. Malgré les reconfigurations opérées par César, et surtout par Antoine, puis les aménagements et créations provinciales d'Octavien, ce système perdure jusqu'à la fin du 1^{er} siècle apr. J.-C. En 27 av. J.-C., Octavien, le vainqueur des guerres civiles, prend le nom d'Auguste. Il instaure progressivement un nouveau régime, appelé par les historiens Empire ou Principat. Désormais, si une partie des provinces continuent d'être administrées par le Sénat, comme à l'époque républicaine, d'autres sont gérées par l'empereur. Pour les provinciaux toutefois, le changement majeur introduit par le nouveau régime est l'abandon d'une âpre exploitation fiscale au profit d'un cadre administratif pacifié qui a pour but de garantir le bien-être et la prospérité des provinciaux.

La première phase du régime impérial s'achève avec le suicide de Néron en 68 apr. J.-C., qui met fin à la dynastie julio-claudienne fondée par Auguste. L'avènement de Vespasien à l'issue de la guerre civile de 68-69 marque l'ouverture d'une nouvelle séquence : les Flaviens mettent un terme aux derniers royaumes clients en Cilicie Trachée et en Commagène, réorganisent la frontière orientale, renforcent l'implantation militaire (notamment en Cappadoce) et rationalisent l'administration, la fiscalité et le statut des cités.

À l'époque hellénistique comme à l'époque romaine, se pose la question des modalités concrètes de l'instauration puis de la consolidation des dominations, grecque puis romaine (modes de contrôle des territoires, articulation entre pouvoirs souverains et communautés locales). Les cités, dont le statut dépend des autorités, doivent s'adapter aux changements de souveraineté et négocier leurs privilèges, mais aussi assurer l'administration locale sur leur territoire. Enfin, l'étude de l'Asie Mineure sur le temps long permet également d'aborder les contacts entre peuples et cultures, la diffusion de l'hellénisme et, plus largement, la manière dont l'Asie Mineure passe du statut de marge disputée à celui de l'une des régions les plus prospères et les mieux intégrées de l'Empire romain.

Cet ouvrage a été pensé comme un complément pour un cours d'histoire politique destiné à des étudiants de licence. Il n'envisage donc pas en profondeur les aspects économiques, sociétaux et culturels. Il n'a pas non plus vocation à se substituer aux manuels déjà publiés. Il s'agit de prendre en compte les avancées historiographiques permises par l'édition de nouvelles sources ou la relecture de sources connues depuis longtemps. Il prend également en considération les thèses développées dans des articles ou ouvrages récents.

Les mots signalés par un astérisque renvoient au lexique en fin de volume.

Les autrices tiennent à remercier pour sa générosité Fabrice Delrieux, professeur à l'université Savoie Mont-Blanc, qui a réalisé la majorité des cartes de cet ouvrage.

Chapitre 1

L'Asie Mineure : géographie, histoire, sources



Selon St. Mitchell, faire l'histoire de l'Asie Mineure revient à étudier une « terre sans histoire ». L'expression « Asie Mineure » n'existe pas avant le II^e siècle apr. J.-C. Auparavant, les hommes n'ont sans doute jamais perçu ce que nous nommons « Asie Mineure » comme une entité autre que physique. Même sous l'Empire achéménide qui a été un des rares moments d'unité politique de cet espace, les Grecs d'Asie continuent de vivre en cités, partageant une même culture mais restant citoyens d'entités politiques différentes. Les Grecs qui s'installent à l'époque archaïque sur le littoral occidental de la péninsule anatolienne viennent de différents espaces de la Grèce continentale. Ils apportent avec eux leur culture, leurs coutumes mais aussi leurs dialectes. Un Grec d'Éolide parle ainsi le dialecte grec que nous qualifions d'éolien, un Grec d'Éphèse parle le dialecte ionien mais ils se comprennent aussi bien que des francophones habitant des régions françaises éloignées. S'ils ont appris à lire, leurs premières lectures ont été les mêmes : les poèmes homériques. Ils partagent l'hellénité définie par Hérodote comme le partage d'un même sang, d'une même langue, de mêmes dieux et de mêmes coutumes.

Il faut se garder d'imaginer une unité de l'Asie Mineure aux l'époques hellénistique et romaine. Il ne faut pas non plus confondre ses limites avec celles de la Turquie actuelle. En effet, à partir du XIX^e siècle et plus particulièrement sous Atatürk, s'est construite l'histoire de la Turquie en même temps que s'affirmait la nation turque. On a donc créé, pour des raisons politiques et culturelles, une unité de cet espace, qui fausse notre regard d'historien du monde antique.

Ce premier chapitre a pour but de donner quelques clefs de lecture du sujet principal de notre étude : l'Asie Mineure, territoire envisagé comme un laboratoire de construction de pouvoirs exogènes et endogènes. Il n'a pas pour vocation d'épuiser tous les aspects de la géographie de cet espace ni de son histoire avant la conquête d'Alexandre. Il offre un panorama des sources qui sont variées dans leur nature ; leur confrontation ouvre de nombreuses perspectives d'analyse sans cesse renouvelées.

1. L'Asie Mineure, un espace à inventer

1.1. Comment étudier une « terre sans histoire » ?

La géographie est avant tout une construction intellectuelle qui a débuté dans l'Antiquité. L'Asie Mineure est la mère patrie de nombreux géographes grecs antiques. L'un des premiers dont l'histoire a retenu le nom est Hécatee de Milet dont les œuvres sont perdues mais citées par ses successeurs. St. Lebreton a identifié plusieurs étapes dans la définition spatiale de l'Asie Mineure par les Grecs.

Hérodote, Grec d'Halicarnasse, qualifie cet espace d'*aktè*, c'est-à-dire d'avancée ou péninsule. Il divise cette péninsule en prenant comme ligne de partage l'Halys (Kızılırmak), ce qui revient à tracer une ligne du Pont-Euxin au Golfe d'Issos. L'Asie Mineure forme donc un quadrilatère et présente un isthme, Hérodote se serait inspiré d'une conception géographique achéménide ; la notion d'*aktè* (avancée, péninsule) n'a de sens que depuis le continent d'où elle apparaît comme une avancée de la terre dans la mer. Mais **Hérodote** reprend aussi pour décrire cet espace une présentation grecque traditionnelle : il commence par le littoral avant de progresser vers l'intérieur des terres, ce qui est une conception ionienne de la géographie. Elle s'inspire du *Catalogue des Troyens* dans l'*Iliade* (*Iliade* II v. 813-877). S'y ajoute un autre système : un axe ouest/est centré sur la route royale achéménide entre Éphèse et Suse ; suivre celle-ci permet une énumération des lieux à l'intérieur des terres, l'axe linéaire étant aussi un moyen mnémotechnique. Donc deux axes structurent l'Asie Mineure pour les Grecs du ^ve siècle av. J.-C. : un axe nord/sud sur lequel s'égrenent les cités

grecques du littoral et un axe ouest/est qui permet de progresser au sein de l'Empire achéménide au moyen de la route royale. On observe aussi dans l'œuvre d'Hérodote le début d'une perception géométrique de l'espace.

Celle-ci s'accroît grâce à la science alexandrine et, en particulier, **Eratosthène**, qui, dans le livre III de sa *Géographie*, « crée » une ligne ouest/est partant des colonnes d'Héraklès (détroit de Gibraltar), passant par Rhodes et le Taurus, ainsi qu'une ligne nord/sud appelée le « méridien d'Alexandrie ». Cette conception entraîne la division de l'espace entre une **Asie cistaurique** au Nord de la ligne et une **Asie transtaurique** au Sud de celle-ci. Ces termes sont utilisés dans l'Antiquité et ont une résonance politique et géopolitique comme nous pouvons le constater lors de la paix d'Apamée. Par ailleurs, ils vont nous permettre de définir l'Asie Mineure étudiée dans ce manuel : l'**Asie cistaurique**. La Cilicie qui se trouve au sud de la ligne ne sera abordée que de manière marginale, elle ne fera pas l'objet d'une étude systématique.

Un natif d'Asie Mineure, **Strabon**, Grec d'Amasée, qui écrit sous domination romaine, reprend l'image du quadrilatère, mais change l'axe de l'isthme. Il privilégie l'axe **Amisos-Tarse** qui coïncide avec le méridien d'Eratosthène. Strabon, connu pour sa *Géographie*, avait également rédigé un ouvrage appelé *Histoire*. Le but de sa *Géographie* était de compléter et illustrer son œuvre historique qui ne nous est pas parvenue. Il introduit dans son étude les résultats des travaux de ses prédécesseurs, en particulier la terminologie employée par Hérodote.

1. L'Asie cistaurique selon Strabon, *Géographie*, XII, 1, 3-4

« La Cappadoce est comme l'isthme d'une grande presqu'île, resserré entre deux mers, le golfe d'Issos jusqu'à la Cilicie et le Pont-Euxin de Sinope aux rivages des Tibaréniens. Nous assimilons à une presqu'île en deçà de cet isthme l'ensemble du territoire situé à l'ouest de la Cappadoce, celui qu'Hérodote dit être en deçà de l'Halys ; c'est en effet tout le territoire qui relevait de la souveraineté de Crésus, qu'il nomme « tyran des peuples en deçà de l'Halys ». Aujourd'hui, l'Asie cistaurique est appelée Asie, du même nom que l'ensemble du continent tout entier »

Trad. J.-M. Bertrand, *L'Hellénisme. Rois, peuples et cités*, Paris, 1992, p. 96. Très légèrement modifiée

L'expression d'**Asie Mineure** apparaît pour la première fois chez **Claude Ptolémée**, astronome, géographe et mathématicien du II^e siècle apr. J.-C. Sa *Géographie*, écrite à Alexandrie, est l'aboutissement des connaissances des Grecs de l'Antiquité sur l'oikoumène.

2. La Géographie de Claude Ptolémée (c. 100-180)

Claude Ptolémée fonde ses observations sur les mathématiques et la cartographie, il cherche également à rendre ses travaux accessibles en proposant une version simplifiée de son ouvrage sur le cosmos, connu sous le nom d'*Almageste* grâce à sa traduction en arabe. Sa *Géographie*, écrite vers la fin de sa vie, avait pour but de déterminer la latitude et la longitude des cités. Le premier des huit livres de l'ouvrage est une synthèse des connaissances des Anciens sur la géographie, les sept livres suivants donnent les coordonnées des villes. Cet ouvrage a longtemps été une référence pour cartographier le monde.

3. L'Asie Mineure sur la carte de Claude Ptolémée. Cosmographie antérieure à 1467.



D'après Claudius Ptolemaeus
© Biblioteka Narodowa

Un autre terme géographique utilisé dans l'historiographie est celui d'**Anatolie**. Le terme *Anatolè* qui signifie l'« Est » n'apparaît que plus tardivement, il correspond au terme latin *Oriens* le regard est alors déporté depuis la Grèce égéenne et Rome vers l'Orient.

Les termes « Asie Mineure » et « Anatolie » sont tous deux utilisés par les historiens actuels du monde antique. L'Anatolie désigne plutôt l'ensemble oriental de la péninsule, en particulier la Cappadoce ainsi

que le plateau central – c'est par exemple le cas dans les travaux de St. Mitchell – alors que l'Asie Mineure correspond à l'Asie inférieure ayant pour frontière orientale le fleuve Halys, c'est-à-dire la presqu'île décrite par Strabon. L'expression **Asie Mineure occidentale** désigne quant à elle la partie hellénisée depuis la colonisation archaïque, soit les nombreuses cités le long du littoral et des vallées.

1.2. Notre Asie Mineure : « de ce côté-ci du Taurus »

L'Asie Mineure, comme tout espace, est un espace vécu par les populations qui y habitent mais c'est également un espace construit par les pouvoirs politiques qui s'y sont succédé. Si à l'époque romaine, la création de la province d'Asie donne une unité à cet espace, entouré d'abord d'États alliés ou hostiles puis d'autres provinces romaines, il n'en est pas de même pour l'époque hellénistique. Durant cette période, on observe une construction par les pouvoirs politiques d'un territoire perçu comme source de revenus et de légitimité, en même temps que sont posés les fondements des monarchies hellénistiques. L. Capdetrey, en particulier, explique comment les pouvoirs monarchiques se sont progressivement territorialisés en même temps que les diadoques ont donné une teinte de plus en plus monarchique à leur pouvoir. Les luttes entre diadoques ont empêché une unité de l'Asie Mineure.

Nous arrêterons notre étude à l'Halys et au Taurus. Nous évoquerons la Cappadoce et les espaces à l'Est de l'Halys dans leurs rapports avec les entités politiques de l'Asie Mineure sans mener une étude précise de leur évolution. En effet, passé l'Anti-Taurus, on entre dans un autre monde, celui du Proche-Orient. L'espace correspond *grosso modo* à ce que les pouvoirs politiques antiques identifient comme « ce côté-ci du Taurus », du fait de l'impact de la géographie alexandrine. L'expression « de ce côté-ci du Taurus » est empruntée aux sources séleucides pour qualifier la partie occidentale de l'empire, lui conférant par ce biais – comme le remarque L. Capdetrey – une certaine unité. Polybe reprend l'expression dans sa retranscription des clauses du traité d'Apamée pour en faire une frontière de l'espace séleucide mais il ne fait pas allusion à l'Halys ;

ce sont des sources plus tardives qui mentionnent également le fleuve comme la limite septentrionale qu'Antiochos ne devait pas franchir et définissent ainsi le cadre de la domination romaine en Anatolie. Appien affirme notamment que les Romains ont imposé l'Halys et le Taurus comme frontière du royaume séleucide, avant d'organiser l'Asie Mineure au bénéfice de leurs alliés et d'accorder l'autonomie au royaume du Pont. Strabon définit encore l'Asie romaine de l'époque augustéenne par ces deux limites géographiques : « l'Asie située en deçà de l'Halys et du Taurus » (*Géographie*, XVII, 3, 25).

Par ailleurs, la Turquie est actuellement envisagée comme un pont entre l'Orient et l'Occident, cette notion de pont n'est pas véritablement opérante pour l'antiquité même si elle est parfois utilisée par l'historiographie anglo-saxonne. Cela ne signifie pas qu'il n'y eut pas d'échanges entre le monde grec et le monde oriental mais cet espace n'est pas envisagé comme un pont dans l'Antiquité, en particulier par les Séleucides qui y voient un prolongement de leur empire dont ils veulent affirmer l'unité.

1.3. Un espace fragmenté

Le relief de l'Asie Mineure est celui d'un espace fragmenté voire compartimenté. L'Asie Mineure est constituée essentiellement d'**espaces montagneux**. Les massifs les plus élevés se situent au sud dans la chaîne du Taurus. On note également la présence d'une chaîne au nord, appelée « chaîne pontique ». Le mont Ida est également une chaîne de montagnes située entre la Troade et la Mysie. Il est pour les Grecs le théâtre de nombreux épisodes mythologiques du cycle épique de la guerre de Troie.

4. Le relief de l'Asie Mineure selon Élisée Reclus

« Dans son ensemble, le rectangle de l'Asie Mineure est un plan incliné vers la mer Noire. C'est dans la partie méridionale de la Péninsule, au-dessus des plages de la Méditerranée, que s'élèvent les massifs les plus hauts et que s'alignent les chaînes maîtresses. Le versant septentrional de ce rebord méditerranéen se confond avec les plateaux du centre de l'Anatolie, et ces plateaux eux-mêmes sont découpés dans tous les sens par des rivières dont les vallées, graduellement élargies, débouchent à la mer Noire. Seulement au

nord, là où la côte de l'Asie Mineure s'avance en une grande courbe convexe dans les eaux du Pont-Euxin, des massifs indépendants et comme insulaires se dressent entre les bassins des fleuves Kizil ırmak et Sakaria, limitant au nord une plaine centrale dont la dépression est encore emplie par les restes d'une mer intérieure. Les montagnes qui bordent à distance le littoral du sud et qui se partagent en massifs et en chaînons irréguliers, affectent d'une manière générale la forme d'un croissant dont la convexité est tournée vers la Méditerranée, correspondant ainsi à la courbe septentrionale du littoral de la mer Noire. Ces monts du sud de l'Asie Mineure sont en général désignés sous le nom Taurus. »

Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle : la terre et les hommes*, vol. 9 « L'Asie antérieur », Librairie Hachette, 1884, p. 470.

La présence des nombreux cours d'eau offre des voies de pénétration mais compartimente également l'espace de même que les reliefs. À l'Est, au nord du Taurus, on trouve les hauts-plateaux anatoliens.

D'Ouest en Est, le **climat** micrasiatique change considérablement. On passe d'un climat méditerranéen à un climat continental avec des hivers très froids auxquels ont été durement confrontés les soldats d'Alexandre. Le climat est donc rude, certains sols sont peu propices à l'agriculture, on observe une nette différence entre les plaines occidentales, méridionales et celles bordant le Pont-Euxin et les régions intérieures. Les tremblements de terre sont fréquents et parfois très destructeurs.

Au nord, se trouve le « **Pont-Euxin** », nom donné par les Grecs à la mer Noire. L'expression comporte un nom commun – *pontos* – qui désigne à la fois la mer et ses rivages et un adjectif – *euxeinos* – qui désigne un espace accueillant, hospitalier depuis la création de colonies grecques en mer Noire. L'**Asie Mineure pontique** désigne donc les rivages méridionaux de la mer Noire. Les principales cités sont Chalcédoine dans les Détroits, Héraclée du Pont, Amastris et Sinope qui se situe à l'est de l'Halys.

Le peuplement est concentré essentiellement sur les **littoraux et dans les vallées** mais des villages se trouvent aussi sur les pentes montagneuses ou même les crêtes. Les cités grecques situées sur les axes de circulation sont mieux connues que les villages autochtones du fait de l'hellénocentrisme des sources grecques antiques mais aussi des contraintes archéologiques.

En suivant les traces d'Hérodote, découvrons les vallées du nord au sud :

- la **vallée du Caïque** dont la ville principale est Pergame fondée à l'époque hellénistique sur un site ancien de forteresse et qui devient la capitale du royaume attalide.
- la **vallée de l'Hermos** comporte la cité de Magnésie du Sipyle, cité de taille moyenne, restée célèbre pour avoir été le théâtre d'une défaite séleucide de 189 av. J.-C. Sur les contreforts montagneux, on trouve Sardes, capitale de la Lydie, dont la forteresse a la réputation d'être inexpugnable.
- la **vallée du Méandre**, la plus peuplée, qui forme un axe de pénétration vers l'intérieur des terres. Des cités prospères et parfois rivales s'égrènent le long de la vallée du fleuve et de ses affluents : Priène, Magnésie du Méandre, Nysa, Antioche du Méandre, Laodicee du Lykos et Apamée Kélainai.

L'Asie Mineure est également divisée en grandes régions qui présentent des caractéristiques linguistiques et culturelles : l'Ionie, la Carie... Ces régions ont été intégrées au système de satrapies achéménides, qu'Alexandre a conservé après sa conquête de l'Asie Mineure.

La céramique permet de voir que les contacts commerciaux sont anciens ; durant le IX^e siècle av. J.-C., Kélainai et Milet commercent entre elles par la vallée du Méandre. Milet exporte des céramiques de Grèce et des îles (Chios, Rhodes...). Les monnaies permettent également d'observer ces échanges durant l'époque archaïque.

Les villes n'ont pas toutes été fondées à la même période, ni par les mêmes peuples et n'ont pas acquis le statut de cité en même temps. Lors de l'arrivée d'Alexandre, en 334 av. J.-C., certaines régions sont déjà fortement hellénisées, c'est le cas du littoral entre Phocée et le Méandre où sont situées les cités ioniennes dont la fondation remonte à l'époque archaïque.

L'hellénisation de la Carie est déjà à l'œuvre sous les Hécatomnides même si le carien est toujours utilisé sur des inscriptions jusqu'au III^e siècle av. J.-C. La connaissance de cette langue indo-européenne est récente puisque son déchiffrement date seulement des années 1990. La grande

majorité de ces inscriptions n'a pas été retrouvée en Carie mais en Egypte où, comme leurs voisins ioniens, les Cariens se sont employés comme mercenaires. Il s'agit essentiellement de stèles funéraires ou de *graffiti*, alors qu'en Carie et dans les régions voisines, on trouve également des décrets. L'hellénisation de la Lycie, la Pisidie ou la Pamphylie est également progressive, elle commence par les vallées et les régions côtières. Le Lycien ne recule véritablement qu'avec son abandon par les élites au III^e siècle av. J.-C.

Il faut également distinguer l'occupation des littoraux, investis par les Grecs, de celle de l'*hinterland* qui demeure peuplé de populations autochtones dont les relations avec les cités sont difficiles à comprendre faute de sources. On sait que Magnésie du Méandre a longtemps subi les assauts des Pédiens, population des plaines et contreforts autour de la cité.

2. Un peuplement ancien, une mosaïque culturelle : l'Asie Mineure avant 334 av. J.-C.

2.1. La période pré-hellénique et la « colonisation » grecque archaïque

On peut identifier deux phases de colonisation :

- Phase 1 : (XI^e ?)-X^e-IX^e siècle av. J.-C. Les traces archéologiques permettent de dater l'arrivée des Grecs au X^e siècle av. J.-C. mais la chronique de Paros, marbre du III^e siècle av. J.-C. notant les événements majeurs de l'histoire du monde grec, date la fondation de Milet, Éphèse, Clazomènes du XI^e siècle av. J.-C. Des colons venus de Grèce continentale fondent un *emporion** et/ou une *apoikia**. Il est souvent difficile d'identifier les origines des premiers colons, d'autant plus qu'une fondation peut avoir été réalisée en plusieurs étapes. Les témoignages sont souvent littéraires et donc postérieurs à la fondation. Éphèse, par exemple, fut sans doute une des premières colonies grecques en Asie Mineure. Elle a peut-être été construite durant le X^e siècle av. J.-C. sur le site d'Apasa, capitale de

l'ancien royaume louvite d'Arsawa dont la localisation est débattue. Comme l'essentiel des *apoikiai** grecques d'Asie Mineure de l'époque archaïque, elle a une fonction portuaire, relais entre la Grèce continentale et l'*hinterland*. Elle est située sur un axe de pénétration, la vallée du Caÿstre. Selon le mythe encore répandu à l'époque romaine, Androklos, fils de Kodros, dernier roi d'Athènes, en serait l'œciste*. On comprend la logique de cette explication qui fait d'Athènes la métropole d'Éphèse : celle-ci est située en Ionie, c'est-à-dire une région où l'on parle le dialecte ionien dont dérive le dialecte attique. Par ailleurs, les Athéniens sont réputés avoir fait partie des colons de cette région. Ce mythe peut aussi être compris comme une réinterprétation postérieure, véhiculée par les Athéniens du v^e siècle av. J.-C. afin de justifier leur implication dans la révolte de l'Ionie, puis l'entrée des cités de la région dans la Ligue de Délos. Le mythe a aussi été entretenu par la ville d'Éphèse qui se rattache ainsi à une cité prestigieuse.

- Phase 2 : VIII^e-VII^e siècles. Les *apoikiai** de la phase précédente fondent à leur tour des colonies et deviennent donc des métropoles. On observe alors deux tropismes : la Méditerranée occidentale (ainsi Phocée fonde Massalia) et l'Asie Mineure, en particulier la région du Pont qui devient Euxeinos. On peut prendre l'exemple de Sinope, fondation milésienne du VII^e siècle av. J.-C.

2.2. L'Asie Mineure sous domination perse

L'Empire perse a été fondé par Cyrus le Grand entre 550 et 530 av. J.-C. Il résulte de la conquête et de l'intégration du royaume mède voisin conquis vers 550 av. J.-C., du royaume lydien de Crésus conquis en 547 av. J.-C. et du royaume néobabylonien.

La victoire perse contre Crésus a permis aux Achéménides de prendre le contrôle de l'Asie Mineure. En effet, depuis Sardes, la capitale de la Lydie, Crésus exerçait une hégémonie sur les cités grecques et les dynastes de l'Asie Mineure. La chute de Crésus entraîne une période de flottement, certaines cités ou certains dynastes voulant en profiter pour recouvrer

leur autonomie alors que d'autres entités politiques se rallient au pouvoir achéménide. Ainsi Milet négocie, avant Sardes, sa reddition aux Perses, tandis que Priène ayant pris part à la révolte de 546 av. J.-C. menée par le Lydien Paktyès est dévastée. Après le court règne de Cambyse, le pouvoir échoit en 522 av. J.-C. à Darius I^{er} qui doit achever la conquête et soumettre les cités insulaires. **L'Empire est divisé en satrapies***, que les Grecs appellent *nomoi* ; le satrape* de Lydie gouverne au nom du Grand Roi depuis Sardes. Les satrapies sont des entités fiscales, les populations y habitant doivent payer le **phoros*** (« tribut ») au Grand Roi, et lui doivent également un service militaire. Les délimitations de ces satrapies ne sont pas connues avec précision mais elles regroupent les grandes entités culturelles : Lydie, Phrygie hellespontique... À certains moments, elles peuvent être regroupées. Les satrapes ou des cités se sont à plusieurs reprises révoltés contre le pouvoir achéménide.

2.3. Les tentatives de révolte de l'Ionie (500-493 av. J.-C.)

Les **prémices de la révolte** nous sont connus grâce à **Hérodote** (V, 28-35). Aristagoras qui dirige Milet au nom de son oncle Histée, tyran de la cité retenu à la cour de Darius, est approché par des aristocrates de l'île de Naxos chassés par une révolte populaire. Il tente une expédition avec l'aval de Darius I^{er} qui lui envoie son cousin Mégabates. L'expédition tourne court du fait de la mésentente entre les deux hommes. De peur de souffrir la colère de son oncle et d'être destitué du gouvernement de Milet, Aristagoras décide de se révolter contre le pouvoir achéménide.

Il aurait tout d'abord renoncé à la tyrannie au profit de l'**isonomie**, régime politique qui fonde l'égalité des droits civils sur la loi, et aurait étendu ce régime à toute l'Ionie. Manquant de moyens militaires pour s'opposer aux troupes perses, il part chercher de l'aide en Grèce. E conduit par les Spartiates, il parvient à convaincre les citoyens athéniens du bien-fondé de l'opération et obtient vingt navires par un vote de l'*ecclèsia*. Aristagoras utilise l'argument de la **parenté entre Athènes et Milet** – respectivement métropole et cité-fille – pour convaincre les Athéniens d'aider leur colonie. Les citoyens d'Érétrie en Eubée, envoient également cinq trières.

Débarquées à Éphèse, les troupes partent attaquer Sardes dont elles ne peuvent prendre l'acropole défendue par la garnison d'Artaphernès. Après avoir incendié la ville basse, les Ioniens repartent vers Éphèse pourchassés par des troupes perses et lydiennes. Après une bataille sanglante, les Athéniens abandonnent les Ioniens à leur sort (V, 102-103). Malgré le départ des Athéniens, la révolte s'étend à l'île de Chypre et en Asie Mineure, de Byzance à la Carie, dans les années 498-497 av. J.-C.

Le Grand Roi ordonne à ses généraux de mettre fin à la révolte : les cités sont reprises les unes après les autres en 497 av. J.-C. ; Aristagoras est tué en Thrace où il s'était réfugié dans la ville éponyme* fondée par son oncle Histiée. Ce dernier est renvoyé à Sardes où il est mis à mort par Artaphernès.

La révolte d'Ionie fait l'objet, dans le livre V d'Hérodote, d'un récit long et précis dont nous n'avons repris ici que les épisodes principaux. L'historien voit dans cette révolte la **principale cause des guerres Médiques**. Darius, après l'annonce de la perte de Sardes et de l'incendie de la ville basse qui avait aussi emporté un temple qu'Hérodote attribue à Cybèle, aurait conçu un puissant désir de vengeance contre les Athéniens dont, selon le « Père de l'histoire », il n'avait encore jamais entendu parler (V, 105). L'Ionie n'est pourtant que l'extrémité occidentale d'un vaste empire dont le centre se situe en Mésopotamie ; elle n'est pas au cœur de la politique du Grand Roi. Faut-il y voir une déformation, non nécessairement des événements relatés – Hérodote a pu se fonder sur le récit d'Hécatée de Milet contemporain et contempteur de la révolte – mais de leur impact sur la politique achéménide du fait de l'hellénocentrisme, pour ne pas dire de l'athénocentrisme d'Hérodote ? La réponse n'est pas aisée tant elle engage la méthode historique. P. Briant insiste sur le fait que le Grand Roi était lui-même intervenu pour mater la révolte, ne pouvant se permettre de perdre la domination sur le littoral égéen. Il ne peut non plus se permettre de perdre le soutien des tyrans ; le régime tyrannique est la meilleure garantie d'un soutien sans faille à sa politique. Par ailleurs, les causes profondes de la révolte ne sont pas exposées par Hérodote qui s'attache davantage au rôle des hommes qu'à celui du contexte. Il ne développe pas les **implications économiques** de la mainmise des Perses sur les cités grecques micrasiatiques. La possibilité d'une

crise économique subie par celles-ci divise toujours le monde de la recherche, les sources épigraphiques et archéologiques étant trop peu nombreuses pour apporter une réponse ferme. Il est certain, néanmoins, qu'en imposant des régimes isonomiques dans les cités, Aristagoras cherche à s'appuyer sur les classes populaires – alors que les Achéménides s'appuyaient sur les tyrans ou oligarques issus de l'élite – et obtenir que les stratèges nommés par ces régimes, sans doute démocratiques, passent sous son commandement. Les travaux scientifiques, notamment de P. Briant, ont bien montré qu'il faut se garder de voir dans la révolte d'Ionie une sorte de sentiment panhelléniste ou une forme de « nationalisme grec » anachronique. La révolte est surtout le fait de **tensions socio-économiques** à l'intérieur même des cités ; c'est avant tout le *phoros* et la répartition de son assiette dans les cités qui a entraîné la chute des tyrans et le ralliement à Aristagoras.

2.4. Les guerres médiques, la ligue de Délos et les cités micrasiatiques

2.4.1. Les deux guerres médiques

Afin de poursuivre l'expansion territoriale perse, le Grand Roi Darius I^{er} confie à son gendre, le général **Mardonios**, une expédition vers la Thrace qu'il conquiert en 492 av. J.-C. Mardonios se tourne alors vers le monde grec et obtient la soumission de la Macédoine. Il peine en revanche à obtenir « la terre et l'eau » de la part des autres cités, en particulier Athènes, Sparte ou Érétrie. Une nouvelle expédition navale se porte vers l'île d'Eubée au printemps 490 av. J.-C. après la prise de Samos et de Naxos. Les Érétriens résistent durant sept jours puis finissent par capituler ; les Perses vengent l'incendie de Sardes en réduisant la population à l'esclavage et en pillant et incendiant les temples de la cité. Ils débarquent ensuite dans la plaine de **Marathon** afin de tirer vengeance également des Athéniens. Ces derniers malgré leur infériorité numérique parviennent à battre les Perses qui repartent non sans avoir atteint l'essentiel de leur but : la reconquête des îles égéennes, l'acquisition de nouveaux territoires dans le nord de l'Égée

et la vengeance de l'incendie de Sardes. La victoire d'Athènes qui est un événement fondateur de la mémoire civique n'a aucune implication dans l'ordre politique perse.

La **seconde guerre médique** est également bien connue. Menée par le Grand Roi **Xerxès I^{er}** en personne, elle conduit à des défaites plus préoccupantes pour le pouvoir achéménide. En effet, les victoires grecques de **Salamine**, **Platées** et du **Cap Mycale** amènent Athènes à créer ce que l'historiographie appelle « la Ligue de Délos », *symmachia** fondée dans le but de libérer les Grecs des Mèdes. L'Athénien Aristide organise la Ligue et en fixe le premier tribut. Le nombre des cités y adhérant n'est pas connu avec précision, mais on sait avec certitude que les cités littorales d'Asie Mineure y ont participé ainsi que les îles. Elles sont divisées en trois districts au sein de la *symmachia** : le district II qui regroupe les cités de l'Hellespont, le district III « ionien » et le district IV « carien ». Elles paient désormais le *phoros** à la Ligue et non plus aux Perses. Deux cités micrasiatiques finissent néanmoins par se rebeller contre Athènes : Thasos en 465 av. J.-C et Samos en 440 av. J.-C.

À l'issue de la guerre du Péloponnèse, Sparte « libère » les cités d'Asie Mineure de la domination athénienne et le navarque Lysandre reprenant les accords avec les Perses installe des décarchies* vivement critiquées.

2.4.2. Les ingérences mutuelles des Grecs et des Perses

Au cœur de l'Empire perse, le pouvoir vacille : le Grand Roi Artaxerxès II est contesté par son jeune frère, **Cyrus dit le Jeune**, qui enrôle un grand nombre de mercenaires grecs, dont de nombreux Spartiates, afin de le renverser. La mort du prétendant à la bataille de Counaxa en 401 av. J.-C. met un terme brutal à l'expédition dont Xénophon raconte la longue débâcle dans son *Anabase*. Les Spartiates, qui viennent de vaincre Athènes en 404 av. J.-C., décident de répondre à l'appel des cités grecques d'Asie Mineure qui retombent sous la domination achéménide. Une expédition péloponnésienne accompagnée d'une cavalerie athénienne est envoyée

en 396 av. J.-C. Xénophon, réfugié à cette époque dans le Péloponnèse, y participe à nouveau. Les Perses répliquent en aidant financièrement les cités hostiles aux Spartiates.

Les Achéménides ont compris l'intérêt qu'ils avaient à jouer les cités les unes contre les autres. En 393 av. J.-C., ils aident les Athéniens à payer la reconstruction de leurs Longs Murs, puis décident d'aider les Spartiates à attaquer le port du Pirée en 387 av. J.-C. et de bloquer les convois de blé acheminés vers la cité depuis l'Hellespont. Las des conflits et de l'ingérence des Perses dans leurs affaires, les Grecs négocient la paix du Roi, aussi appelée **paix d'Antalcidas**, en 386 av. J.-C. Les cités micrasiatiques repassent alors sous le contrôle achéménide jusqu'à l'Anabase d'Alexandre.

3. Faire une histoire régionale à l'aide de sources variées

L'étude de l'Asie Mineure aux époques hellénistique et romaine est facilitée par l'existence d'une épigraphie abondante et toujours renouvelée grâce aux fouilles archéologiques menées par des équipes turques et internationales.

3.1. Les sources littéraires

Les sources littéraires permettant d'étudier l'Asie Mineure sont les sources dites classiques, **en grec et en latin**. L'histoire qui y est narrée est donc celles des conquérants et des pouvoirs politiques exogènes qui se sont construits dans cet espace. Nous ne disposons donc pas du point de vue des communautés autochtones.

Les sources grecques de l'époque classique, en particulier **Hérodote** et **Xénophon**, permettent de connaître la manière dont les Grecs des ^ve et ^{iv}e siècles av. J.-C. envisagent l'Asie Mineure et sa domination par les Achéménides.

Les livres XII et XIV de la *Géographie* de **Strabon** sont les ouvrages les plus détaillés sur la géographie de cet espace ; ils donnent également de précieux renseignements sur l'histoire de la région, jusqu'au début du I^{er} siècle apr. J.-C.

5. Strabon et la *Géographie* de l'Asie Mineure

Strabon est un Grec d'Asie Mineure, né à Amasée dans le Pont vers 63 av. J.-C. et mort entre 21 et 25 apr. J.-C. Connu pour ses voyages et les 17 livres de sa *Géographie*, Strabon est également un historien. Il avait écrit 47 livres, aujourd'hui perdus, de *Commentaires historiques* pour prendre la suite du récit polybien. Pour écrire sa *Géographie*, complément indispensable à son œuvre historique, Strabon a pratiqué une double méthode en compilant les œuvres de ses prédécesseurs, mais en pratiquant aussi l'autopsie grâce à ses nombreux voyages. L'ouvrage est conçu à la fois comme une œuvre intellectuelle, interrogeant les rapports entre l'homme et son milieu – Strabon se veut philosophe – mais aussi distrayante – le lecteur cultivé y trouve de nombreuses anecdotes et récits légendaires – ainsi que pratique car pour être bien gouverné, l'Empire a besoin de généraux et d'administrateurs connaissant la topographie. Dans le livre XIV, l'Asie Mineure, bien qu'étant sous domination romaine, est décrite comme le centre de la culture grecque.

Les principales sources littéraires pour l'époque hellénistique peuvent être divisées en trois groupes. Tout d'abord, on trouve les « **historiens d'Alexandre** ». Au premier rang desquels, ses proches compagnons dont les œuvres ont été perdues mais ont pu servir de base pour les auteurs ultérieurs qui les citent parfois. On pense à **Ptolémée**, garde du corps d'Alexandre et futur roi d'Égypte, mais aussi à **Aristobule de Cassandréia**, compagnon d'Alexandre et ingénieur de l'expédition, dont les *hypomnamata* (*Mémoires*) sont cités par Arrien comme sources essentielles de sa propre fresque historique de l'Anabase. **Callisthène**, neveu d'Aristote et historiographe d'Alexandre dont il finit par subir le courroux pour avoir refusé de le saluer par la proskynèse, salutation rendue par ses sujets au Grand Roi, a aussi écrit sur l'expédition. Ces œuvres étaient reconnues dans l'Antiquité comme favorables à Alexandre. La principale source sur la conquête de l'Asie Mineure par Alexandre est l'*Anabase* d'**Arrien de Nicomédie** qui

écrit aussi une histoire des diadoques, *Les Successeurs* (ou *Les Diadoques*) qui a été résumée par Photius, patriarche de Constantinople au IX^e siècle apr. J.-C. On trouve également les historiens de la vulgate d'Alexandre : un Grec du I^{er} siècle av. J.-C., **Diodore de Sicile**, dont nous reparlerons plus bas, mais aussi le gallo-romain **Troque Pompée**, qui vit à la même période et dont les *Histoires Philippiques* ont été abrégées par **Justin** au III^e ou IV^e siècle, et enfin **Quinte-Curce** qui rédige, au I^{er} siècle, une *Histoire d'Alexandre le Grand*. La fin de la République romaine et les débuts de l'Empire semblent avoir constitué une période de regain d'intérêt pour la conquête d'Alexandre. La principale source de ces trois historiens est **Clitarque d'Alexandrie** qui compose, au II^e siècle av. J.-C., une sorte de panégyrique d'Alexandre dont il ne reste que des fragments.

Le second groupe que nous pouvons identifier est constitué par les historiens qui sont en partie contemporains des événements qu'ils narrent ou qui, du moins, écrivent ce que nous appelons une « histoire contemporaine ». **Polybe** et de **Diodore de Sicile**, qui ont vécu respectivement au II^e et I^{er} siècles av. J.-C., souhaitent tous deux produire une histoire universelle et pour ce faire s'appuient à la fois sur les œuvres de leurs prédécesseurs et sur des documents épigraphiques ou des documents d'archive. Ils donnent un récit continu des événements en mettant en parallèle les événements dans plusieurs parties du monde connu. Les événements ayant eu lieu en Asie Mineure sont ainsi disséminés dans leurs œuvres. La lecture de Polybe est particulièrement nécessaire pour comprendre les relations entre Rome et le monde grec égéen à partir des années 220 av. J.-C. L'historien achéen cherche à comprendre les modalités de la montée en puissance de Rome face à des monarques grecs qui peinent à intégrer les bouleversements causés par celle-ci. L'historiographie antique et moderne a fait de Polybe le contempteur des souverains séleucides et lagides et le chantre du déclin des monarchies hellénistiques. Cette idée de déclin présumé est devenue un leitmotiv des études consacrées aux monarchies hellénistiques jusqu'à une historiographie très récente.

Certains historiens romains, hormis ceux de la vulgate d'Alexandre déjà mentionnés, traitent également de la période hellénistique ; on pense notamment à Tite-Live ou Appien.

Plutarque représente une source particulière, car il fait davantage œuvre de moraliste que d'historien. Né à Chéronée, en Béotie, vers 44 apr. J.-C. et mort vers 125 apr. J.-C., il est connu essentiellement pour ses *Vies parallèles* ; il écrit également de nombreux traités de morale ou consacrés aux faits religieux. L'originalité des *Vies parallèles* est de présenter en miroir la vie d'un Grec et celle d'un Romain. On y trouve notamment la *Vie d'Alexandre*, la *Vie d'Eumène*, la *Vie de Démétrios* et la *Vie de Flamininus*. Grec vivant sous la domination romaine et citoyen romain, Plutarque montre dans ses *Vies* consacrées aux généraux romains des guerres contre le roi du Pont Mithridate (Sylla, Lucullus et Pompée), ou celles des protagonistes des guerres civiles de la fin de la République (César, Antoine et Brutus), comment la puissance romaine a transformé l'Asie Mineure.

Appien, Grec d'Alexandrie et procureur impérial au II^e siècle apr. J.-C., livre sur ces mêmes événements un récit historique. Sa *Guerre de Mithridate*, notamment, relate de façon détaillée et en s'appuyant sur des sources aujourd'hui disparues le long conflit qui s'est soldé par l'établissement de la tutelle romaine sur l'Anatolie.

Pour la fin de la République romaine, Cicéron, orateur et sénateur romain, auteur d'une œuvre prolifique, offre le témoignage précieux d'un acteur de la vie politique (opposant d'Antoine, il est finalement assassiné lors des proscriptions ordonnées par les triumvirs en 43 av. J.-C.). Outre ses traités et discours, sa correspondance – en particulier les lettres adressées à son frère Quintus lors du proconsulat d'Asie de ce dernier (61-59 av. J.-C.) et celles rédigées pendant son propre gouvernement de Cilicie (51-50 av. J.-C.) – constitue une source exceptionnelle sur l'administration des provinces.

Pour le début de la période impériale, les sources littéraires deviennent rares. Les historiens s'intéressent aux guerres et à la haute politique : l'Asie Mineure, désormais pacifiée et intégrée à l'empire, intervient donc peu dans leurs récits. Elle est mentionnée quand les cités interagissent avec l'empereur, par exemple chez Tacite, qui finit sa carrière comme proconsul d'Asie au début du II^e siècle apr. J.-C., ou chez Dion Cassius, sénateur romain originaire de Bithynie du début du III^e siècle.

L'expansion romaine en Asie Mineure est aussi éclairée par les synthèses historiques composées par des auteurs romains, comme Velleius Paterculus au début du I^{er} siècle apr. J.-C., ou Eutrope au IV^e siècle.

6. Athénée de Naucratis, Félix Jacoby et les miettes des historiens grecs

De très nombreux fragments d'œuvres historiques perdues sont connues soit par leur titre et le nom de leur auteur, soit par de courtes citations dans des œuvres postérieures, en particulier dans les *Deipnosophistes* d'**Athénée de Naucratis**, érudit grec ayant écrit à la fin du II^e siècle apr. J.-C. ou au début du III^e siècle apr. J.-C. Son œuvre met en scène des sages qui échangent des anecdotes et des propos littéraires lors d'un banquet, citant ainsi de nombreuses œuvres. Un philologue allemand, **Felix Jacoby**, a entrepris à la fin du XIX^e siècle, de compiler tous les fragments des historiens grecs dans *Die Fragmente der griechischen Historiker*. À sa mort, l'œuvre n'était pas achevée malgré les quinze volumes parus. Son travail a été repris par des chercheurs de l'Université catholique de Louvain dans les années 1990.

3.2. Les sources épigraphiques

L'épigraphie est l'étude des **inscriptions**, c'est-à-dire de textes inscrits sur des matériaux durables. L'Asie Mineure a fourni et continue de fournir de nombreuses sources épigraphiques qui sont des sources directes, parfois qualifiées de sources primaires. Les inscriptions constituent la principale source écrite pour l'étude de l'Asie Mineure hellénistique et romaine. Sont inscrits sur calcaire ou sur marbre aussi bien des **textes publics** – lettres royales ou impériales, décrets de cités, dédicaces de bâtiments publics – que des **textes privés** – stèles funéraires, dédicaces de statues. De nombreux aspects de la vie des populations ne sont connus que par les sources épigraphiques car les sources littéraires s'intéressent surtout à la « grande histoire ».

Ces sources doivent être croisées entre elles et avec les autres types sources pour permettre de dépasser la simple étude locale. On peut ainsi mettre certains textes en série. Par exemple, les hommages rendus à Jules

César en 48 av. J.-C. par les cités de Pergame, Chios, Éphèse et Samos permettent d'évaluer l'étendue du ralliement plus ou moins sincère de ces cités au vainqueur de Pharsale.

Si les sources épigraphiques sont **relativement nombreuses** dans la région, on ne les trouve pas dans les mêmes proportions dans toutes les cités et elles ne permettent pas d'avoir une amplitude chronologique parfaite. On peut avoir plusieurs inscriptions successives dans une même cité, puis plus rien pendant plusieurs décennies. Ces sources permettent d'ouvrir des fenêtres sur un lieu à un moment donné en nous renseignant sur certains aspects du quotidien des cités. Les inscriptions sont également un des seuls moyens, avec l'archéologie, pour approcher les communautés qui vivent en marge des cités et sont très majoritairement issues des **populations autochtones** présentes avant la colonisation archaïque grecque. En effet, même si les sources épigraphiques sont majoritairement rédigées en grec, même après la conquête romaine, on note une persistance du pisidien, langue d'origine louvite. De même, la toponymie des villages mentionnés dans des inscriptions civiques ou l'onomastique des stèles funéraires révèlent ce substrat autochtone ainsi que les choix identitaires des individus.

7. Décret honorifique de Xanthos pour le rhéteur Thémistoklès d'Ilion (II^e siècle av. J.-C.)

« Antiochos et son fils Antiochos étant rois, an 116, mois Hyperbérétaios ; Nikanor étant grand-prêtre (du culte dynastique) ; à Xanthos, étant prêtre devant la ville Tlépolémos, fils d'Artapatès ; l'assemblée étant souveraine.

Il a plu à la cité des Xanthiens et aux magistrats : attendu que Thémistoklès fils d'Aischylos, d'Ilion, étant arrivé dans notre cité, a fait des démonstrations de discours rhétoriques, dans lesquels il a donné la plus haute satisfaction ; il a séjourné assez longtemps, ayant été irréprochable et digne de la parenté existant entre nous et les Iliens ; plaise de décerner l'éloge public à Thémistoklès, fils d'Aischylos, Ilien, qui a été un homme bel et bon pendant son séjour et qui a envers nous des dispositions de dévouement cordial ; de l'honorer d'une somme de 400 drachmes ; afin que nous manifestations que nous rendons un remerciement sincère et durable à ceux qui sont honorés,

que les magistrats fassent transcrire ce décret sur deux stèles de pierre et placent l'une à l'endroit le plus en vue, dans le sanctuaire de Létô, et qu'ils envoient l'autre à Ilion pour qu'elle soit placée dans le sanctuaire d'Athéna Ilios à côté des statues d'Aischylos, père de Thémistoklès. »

SEG XXXIII, 1184, trad. L. Robert (modifiée).

Les décrets civiques, ici un décret honorifique, présentent une diplomatie particulière plus ou moins identique d'un décret à l'autre et qu'il faut savoir identifier pour bien analyser le texte.

l. 1-3 : intitulé du décret comprenant la datation régnale par l'ère séleucide, ici la prêtrise du culte d'État, la datation civique par la prêtrise éponyme. L'intitulé comporte aussi parfois le nom du *rogator*, c'est-à-dire le citoyen, le magistrat ou le collège de magistrats ayant proposé le décret.

l. 4 : « Il a plu à la cité et aux magistrats de Xanthos » : formule de résolution.

l. 4-8 : « attendu que...les Iliens » : attendus ou considérants du décret. Il s'agit des raisons retenues par la cité pour décerner l'éloge à l'*honorandus*.

l. 8-12 : « afin que nous manifestations...à ceux qui sont honorés » : formule hortative qui a pour but de susciter l'émulation.

l. 12-15 : « que les magistrats fassent transcrire...à côté des statues d'Aischylos, père de Thémistoklès » : conditions de publicité du décret.

3.3. Les sources numismatiques

La numismatique est l'étude de la **monnaie comptée**, c'est-à-dire le numéraire, qu'il ne faut pas confondre avec la monnaie pesée ou *Hacksilber* qui peut prendre des formes variées (anneaux, lingots de taille variée, fragments d'objets en métal). Le numéraire est constitué de pièces à la forme et à la taille standardisées, la marque de l'autorité émettrice en garantit la valeur.

Le numéraire n'est pas arrivé en Asie Mineure dans les bagages d'Alexandre ; cette forme de monnaie serait apparue dans la Lydie de Crésus avant de se répandre dans le monde grec.

Les sources numismatiques sont essentielles pour identifier des échanges, postuler la présence de soldats là où on trouve des trésors monétaires, mais aussi comprendre la **diffusion de l'idéologie du pouvoir**.

8. Un tétradrachme d'Alexandre provenant de Parsagades en Iran, 315-308 av. J.-C.



© OA. The MET

Au droit, tête d'Héraclès tournée à droite, coiffée de la *léontè* (« dépouille de lion ») rappelant sa victoire sur le lion de Némée. Au revers, Zeus aétrophore (« porteur d'aigle ») assis sur un trône à gauche tenant un sceptre de la main gauche. On lit la légende « Alexandrou » signifiant « (monnaie) d'Alexandre ». Sous l'aigle, un trident ainsi que la marque de l'atelier monétaire de Priène.

La représentation d'Héraclès sur les monnaies d'Alexandre est à comprendre dans la légende dynastique argéade qui fait d'Héraclès l'archétype de la dynastie.

3.4. L'archéologie et ses limites

3.4.1 Un intérêt ancien pour l'Asie Mineure

L'intérêt des **voyageurs ou des savants** pour l'espace micrasiatique est ancien ; de nombreux récits de voyages ont été publiés aux XVIII^e et XIX^e siècles. Ces récits visent à assouvir mais aussi entretenir la curiosité du public éclairé de l'époque. Celui-ci se passionne pour les ruines mises au goût du jour par le courant littéraire et artistique romantique, de *l'Alexandre le Grand devant le tombeau d'Achille* d'Hubert Robert, le « peintre des ruines », au *Voyage en Orient* du poète Lamartine. Les diplomates profitent de leur mission pour découvrir les lieux dont les noms égayaient leurs leçons de grec ancien (Byzance, Troie, Milet...). On doit ainsi à M.-G. Choiseul-Gouffier, ambassadeur de la cour de France auprès de la Sublime Porte, un *Voyage pittoresque dans l'Empire ottoman, en Grèce, dans la Troade, les îles*

de l'archipel et les côtes de l'Asie Mineure, publié en 1782. Les archéologues empruntent les mêmes chemins, cherchant à localiser les sites mentionnés dans les œuvres littéraires antiques. Ainsi, H. Schlieman découvre, au prix de nombreuses approximations et destructions de couches stratigraphiques, la ville qu'il prit pour la Troie des récits homériques. Ces fouilles, bien que souvent assez destructrices, ont néanmoins livré de nombreux artefacts, en particulier des stèles qui ont pu être remployées pour des raisons économiques et pratiques durant l'antiquité (édification d'un nouveau bâtiment public, église...), soit plus récemment (seuils de maisons de village, mosquée...).

Le début du ^{xx}e siècle a été marqué par le dynamisme des fouilles allemandes du fait des accords diplomatiques entre les deux empires. D'autres missions internationales ont eu lieu, des fouilles ont été réalisées notamment par l'École Française d'Athènes (ÉfA) à Thasos.

3.4.2 Le renouveau de l'archéologie en Turquie

Les fouilles se sont ensuite poursuivies, au gré des alliances et des querelles diplomatiques, jusqu'à l'époque actuelle qui voit l'implication croissante des équipes turques. Les **surveys**, essentiels pour identifier la structure de la *chôra* des cités – par exemple celle de Milet ou Téos – se sont multipliés depuis vingt ans notamment dans des régions qui avaient jusqu'à présent été moins exploitées du point de vue archéologique. Ils permettent d'alimenter les réflexions sur la place des communautés installées sur le **territoire des cités** et de mieux connaître les régions intérieures, les **formes d'occupation de l'espace** et les **identités culturelles**, il en est ainsi dans la vallée de l'Hermos ou la région de Sagalassos.

Les bâtiments des principales cités ont également fait l'objet de synthèses, ce qui permet de réfléchir non seulement à l'organisation de l'espace au sein des cités, aux fonctions des bâtiments mais aussi à la perception de leur espace par les populations.

Des **limites** existent néanmoins à l'expansion des fouilles. La zone de la Propontide, qui est celle des détroits, est fortement militarisée du fait de son importance stratégique, or les fouilles sont interdites sur les terrains militaires. Le développement des principales villes s'est poursuivi sur les

sites antiques : la présence des bâtiments actuels rend difficile l'archéologie urbaine dans les grandes cités comme Halicarnasse (aujourd'hui Bodrum). Une particularité du peuplement des régions intérieures rend difficile l'étude des villages qui sont parfois installés sur des lignes de crête : là encore on relève une grande permanence du bâti.

3.4.3 Les sources archéologiques

Les fouilles archéologiques permettent d'identifier l'environnement, le paysage rural ou urbain dans lequel vivaient les populations. Les artefacts découverts permettent d'approcher la culture matérielle, ils sont les témoins des activités humaines passées. Leur diversité permet d'appréhender ces activités à diverses échelles. Les objets archéologiques sont aussi bien de grands monuments que de petits objets du quotidien, des œuvres d'art encore admirées aujourd'hui que des biens de consommation produits en masse. Ils permettent d'étudier l'adoption de traits culturels extérieurs, grecs ou romains pour l'espace et les périodes qui nous occupent. Ils peuvent donc être un témoin d'un processus d'acculturation. Ils donnent à voir les habitudes et modes de vie des différentes catégories sociales. Il faut néanmoins garder à l'esprit que les élites ont davantage produit et consommé que les populations les plus faibles économiquement et que c'est d'abord leur mode de vie qui peut être appréhendé, notamment en contexte urbain.

Ce rapide tour d'horizon de la géographie de l'Asie Mineure et de son histoire, avant l'arrivée d'Alexandre, permet de comprendre la connaissance et l'appréhension que les Macédoniens et les Grecs de l'expédition pouvaient avoir de l'espace qu'ils ont conquis. De même, les sources littéraires grecques connues des Romains leur ont fourni certaines clefs de lecture de leur future province. Seule la confrontation des sources de différentes natures permet d'avoir une image la plus précise possible de la vie des communautés micrasiatiques bien que certains espaces ou certaines périodes soient moins bien documentés que d'autres.

Sauf mention contraire, toutes les dates mentionnées dans la partie traitant de l'Asie Mineure hellénistique seront à comprendre comme « avant J.-C. ».

Bibliographie

- Amandry M. (dir.), *La monnaie antique : Grèce et Rome, VII^e siècle av. J.-C.-V^e siècle apr. J.-C.*, Ellipses, Paris, 2017.
- Briant P., *Histoire de l'Empire perse de Cyrus à Alexandre*, Paris, 1996.
- Hallmannsecker M., Heller A. (éd.), *The Oxford Handbook of Greek Cities in the Roman Empire*, Oxford University Press, Oxford, 2024.
- Lebreton St., « Les mœurs des peuples, la géographie des régions, les opportunités des lieux », dans Bru H. et alii (éd.), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires*, Rennes, 2009, p. 15-51.
- Mitchell St., *Anatolia. Land, Men and Gods in Asia Minor*, Oxford University Press, Oxford, 1993.
- Saïd S., Trédé M., Le Boulluec A., *Histoire de la littérature grecque*, PUF, Paris, 2019 (4^e éd.).

Chapitre 2

L'Anabase d'Alexandre le Grand et ses conséquences (334-319 av. J.-C.)



Vers 367, le pouvoir achéménide est contesté en Asie Mineure : les satrapes se révoltent contre le pouvoir central derrière Ariobarzane, le satrape de Phrygie hellespontique. Lorsqu'Artaxerxès III monte sur le trône, en 358, la révolte est terminée. Néanmoins, les satrapes ont pu renforcer leur domination régionale. Mausole, dynaste hécatomnide de Carie a joué un habile jeu politique qui lui confère une certaine indépendance. L'affirmation de celle-ci passe par la construction de son tombeau devenu une des sept merveilles du monde antique : le Mausolée d'Halicarnasse. Ce tombeau impressionnant est construit après la mort de Mausole (353) par sa sœur-épouse Artémise qui lui succède à la tête de la satrapie.

Quelques années plus tard, le cœur de l'Empire achéménide est également secoué par le double assassinat commandité, d'après Diodore de Sicile, par le ministre Bagoas. Ce dernier aurait empoisonné Artaxerxès III en 338 pour mettre au pouvoir le fils de celui-ci, Arsès régnant sous le nom d'Artaxerxès IV, avant de l'assassiner lui aussi en 336. Bagoas qui n'est pas de sang royal ne peut régner, il choisit dans la maisonnée achéménide un homme d'une quarantaine d'année qu'il pense pouvoir manœuvrer à sa guise : Codoman qui règne sous le nom de Darius III. Il est le fils de la princesse Sisygambis, et à ce titre le petit-fils d'Artaxerxès II. Plutarque rapporte qu'il s'est illustré dans une bataille et aurait été satrape d'Arménie. Il n'a cependant pas reçu l'éducation et la formation visant à faire de lui le Grand Roi, le Roi des Rois perse. Il se révèle néanmoins un fin politique : Diodore de Sicile (XVII 5.6) relate qu'il empoisonna Bagoas avec le poison que celui-ci lui destinait !

Or, au même moment, de l'autre côté des détroits, arrive également au pouvoir un jeune souverain qui doit faire ses preuves auprès de l'aristocratie macédonienne. Il s'agit d'Alexandre III dit le Grand, fils de Philippe II, roi des Macédoniens, et d'Olympias, sœur du roi d'Épire. Le royaume de Macédoine a été agrandi et modernisé sous Philippe II qui est devenu l'*hégémôn* des cités grecques, hormis Sparte, en 338 à Chéronée.

Alexandre le Grand a reçu la *paideia*, c'est-à-dire l'éducation grecque qui sied au fils du roi des Macédoniens. Il eut ainsi pour précepteur le philosophe Aristote que Philippe fit venir à sa cour. Comme tous les enfants grecs de l'époque, il a appris à lire dans les épopées homériques et il n'aurait jamais quitté, dit-on, son rouleau de l'*Iliade* annoté par son célèbre précepteur. Troie à la fin du IV^e siècle av. J.-C. n'est plus une cité florissante, c'est une petite bourgade de l'Empire achéménide, mais elle demeure un but pour celui qui se rêve en Achille. Le jeune souverain poursuit le projet de son père de libérer les cités d'Asie Mineure du joug perse ; il passe les détroits en 334 pour se heurter aux armées satrapiques du Grand Roi. Commence alors son Anabase qui le conduit jusqu'aux confins de l'Empire achéménide, au Pakistan actuel.

1. Libérer les cités grecques d'Asie Mineure : le projet panhellénique de Philippe II

Affirmer qu'Alexandre aurait décidé de se lancer à la conquête de l'Empire perse serait un contre-sens historique majeur. L'Empire dont hérite Darius III en 336 est la plus vaste et la plus puissante construction territoriale et étatique de l'*oikoumène*, c'est-à-dire du monde connu des Grecs. Le jeune souverain reprend seulement à son compte le projet de son père de libérer les cités grecques de l'Asie Mineure occidentale qui se trouvent sous le joug perse.

1.1. La Macédoine de Philippe II (359-336)

1.1.1. La Macédoine au prisme des sources

Les études historiques sur le royaume de Macédoine ont longtemps été fondées sur des **sources littéraires**, en particulier les œuvres de Démosthène, farouche opposant à Philippe de Macédoine durant les années 340. L'orateur athénien voulait convaincre ses concitoyens, au moyen de ses discours appelés *Philippiques*, de la volonté du roi de déferler avec ses troupes sur la Grèce qu'il souhaitait soumettre à son pouvoir. L'étude de ces discours politiques a entraîné une reconstruction biaisée de la réalité macédonienne.

Ainsi, sur un **plan culturel**, les historiens ont longtemps débattu de l'appartenance de la Macédoine au monde grec, en se fondant sur les propos de l'orateur.

9. Philippe II vu par Démosthène

« Non seulement il n'est pas Grec, mais il ne ressemble à personne parmi les Grecs, il n'est même pas d'un pays barbare qu'on pourrait dire convenable, au contraire c'est un fléau de Macédoine, pays où on ne pouvait même pas naguère acheter un esclave honnête. »

Démosthène, *Troisième Philippique*, 31, trad. S. Wackenier.

Les **fouilles archéologiques**, menées depuis les années 1950, ont non seulement permis de mieux connaître l'organisation du territoire macédonien mais ont surtout fourni de nombreuses inscriptions favorisant l'étude du dialecte macédonien

Les progrès de la recherche dans le domaine de la linguistique, par exemple les travaux de M. Hatzopoulos, ont permis d'établir que le dialecte macédonien était bien un **dialecte grec**, au même titre que les autres mieux connus : le dorien, l'ionien ou l'attique. Il se serait détaché du tronc commun plus tôt que ces derniers, ce qui expliquerait une différence plus marquée avec notamment la sonorisation des spirantes : Phérénikè devenant ainsi Bérénikè.

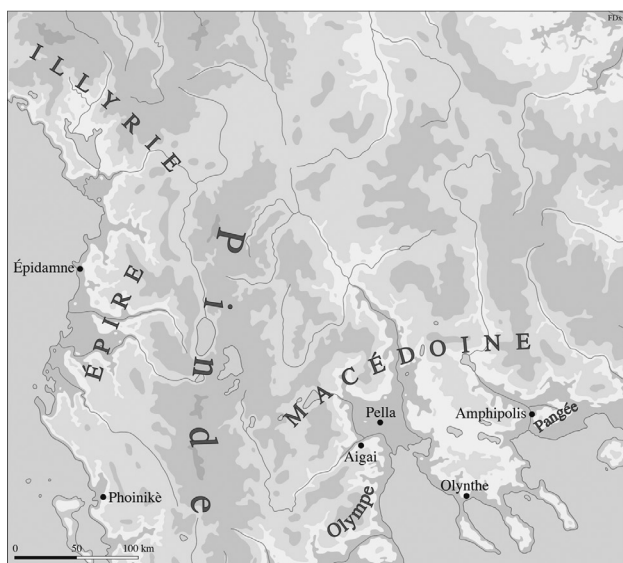
Par ailleurs, Hérodote considère bien les Macédoniens comme des Grecs. Les rois sont admis à prendre part aux **Jeux Olympiques** durant le ^v^e siècle ; or, ces jeux panhelléniques sont réservés aux Grecs. Les fouilles archéologiques ont également montré que durant l'époque classique, les **nombreuses cités** macédoniennes possédaient les bâtiments caractéristiques de la *polis* : théâtre, gymnase... Désormais l'appartenance de la Macédoine au monde grec n'est plus remise en question ; elle est une composante originale de celui-ci, en particulier par son système politique, une monarchie dans un monde dominé par des cités.

1.1.2. La Macédoine des origines mythiques au règne de Philippe II

Comme tous les peuples grecs, les Macédoniens se sont attribué des origines mythologiques qui transparaissent dans les deux noms donnés à la dynastie régnante : les **Téménides** ou les **Argéades**. Les ancêtres de Philippe prétendent descendre d'exilés de la famille royale argienne des Téménides, ce qui fait d'eux des descendants d'Héraklès. Ils seraient alors originaires d'Argos, cité grecque déjà prestigieuse au temps des royaumes mycéniens. L'archéologie montre que les Macédoniens sont partis de la plaine du fleuve Haliacmon, pour faire la conquête de Béroia et d'Aigai-Vergina.

La Macédoine, avant le règne de Philippe II, était un petit royaume de Grèce du Nord qui n'avait joué qu'un rôle assez marginal dans l'histoire grecque. Ce **royaume balkanique** comporte de vastes prairies propices à l'élevage, en particulier l'élevage des équidés et des ressources importantes de minerais ainsi que de grandes forêts de bois constructible. Le **pastoralisme**, moqué par Démosthène, tient une place essentielle dans la vie économique. Les femmes prennent la tête du foyer lors du départ des hommes pour la transhumance. Cette place accordée aux femmes se retrouve au sein de la famille royale, la reine assure la régence durant le départ de son époux ou de son fils à la guerre. Vers 700, des **cités** ou *poleis* se développent essentiellement autour du golfe Thermaïque, **Pella** devient vers 400 la capitale du royaume.

10. Carte de la Macédoine et de la Grèce du Nord



© Fabrice Delrieux

Le royaume est resté une puissance de taille moyenne jusqu'au IV^e siècle du fait de son fractionnement politique en de nombreuses principautés et du **poids de l'aristocratie** issue de celles-ci et qui n'hésite pas à prendre parti dans les luttes dynastiques. Le roi est entouré d'un conseil appelé *synédrión*. Une caractéristique originale est le **choix de l'héritier** par le souverain régnant, car la règle de primogéniture mâle est inconnue des Macédoniens.

Un débat non résolu occupe toujours la communauté savante : quel est le statut des Macédoniens au milieu du IV^e siècle ?

Un élément, qui n'est pas contestable, est le **statut d'hommes libres** de ceux qui appartiennent à l'*ethnos* des *Makedonès*. Ce qui distingue l'Argéade du tyran est qu'il est le **basileus** (roi) des *Makedonès* (des Macédoniens), des hommes libres qui se réunissent en assemblée. La principale pierre d'achoppement est la **question de la citoyenneté macédonienne**. Existe-t-il une citoyenneté locale à l'échelle des cités et une citoyenneté fédérale qui serait détenue par un groupe plus restreint, celui des *hétairoi*, c'est-à-dire les compagnons du roi ? Ou les habitants de Basse Macédoine sont-ils

les seuls citoyens ? On observe dans tous les cas un lien entre citoyenneté, liberté et service militaire puisque les Macédoniens en armes acclament le nouveau roi dans l'*apella* (assemblée).

1.1.3 Les réformes militaires de Philippe II

Philippe II a accédé au pouvoir en 360 av. J.-C., après la mort de ses frères aînés. Dans des circonstances assez mal connues, il commence par renforcer son autorité à l'intérieur même du royaume et fait de la Macédoine un **État moderne**. Il réduit l'indépendance des nobles locaux, il développe les routes, les villes et les ports, ce qui stimule le commerce, et surtout il réorganise l'armée, faisant d'une force somme toute assez modeste la première armée du monde grec en seulement quelques années.

Dans le livre XVI de la *Bibliothèque historique*, Diodore présente les trois phases de la **réforme militaire** opérée par le souverain. Tout d'abord, il « réforma et améliora les formations militaires » : les unités militaire sont recrutées sur une base territoriale et divisées en formations de 500 hommes (*pentakosiachiai*), elles-mêmes divisées en *lochoi* (compagnies) formées de décades. Philippe augmente également les rangs de la **phalange** : 16 rangs au lieu des 8 à 12 rangs de la phalange classique, ce qui augmente sa poussée et donc sa force de pénétration. Elle résiste aussi mieux aux assauts de l'ennemi. Ensuite, l'Argéade « équipa ses hommes avec des armes appropriées » : il privilégie l'**armement offensif** au détriment de l'armement défensif qui alourdit considérablement l'hoplite. Il procède à un allègement du bouclier et dote les phalangites de la **sarisse**, longue lance qui atteint 4,5 à 6 m de long. La formation phalangite dotée de la sarisse forme une sorte de « hérisson » pouvant résister aux flèches ennemies qui se brisent sous l'agitation de cette lance par les fantassins. La sarisse permet également de mieux se protéger de la cavalerie. L'allègement de l'armure hoplitique permet non seulement aux soldats de gagner en vitesse mais aussi d'armer plus d'hommes à moindre coût. On estime que 30 000 hommes ont pu être équipés. Enfin, Diodore ajoute que Philippe « entraîna (ses soldats) par des exercices et des manœuvres incessantes ». Les **gymnases** sont des lieux d'entraînement et de formation militaire

(course à pied, lancer de javelot, pancrace...). Les fouilles archéologiques ont prouvé leur existence durant l'époque classique. Le souverain argéade a formé une **armée semi-professionnelle** dotée d'un corps de fantassins d'élite, les *pezhétairoi*, ainsi que d'une cavalerie d'élite : les 800 *hétairoi*. Parmi ces derniers, 300 forment la *basilikè ilè*, l'aile royale, qui protège le souverain dans la bataille. Selon M. Hatzopoulos, cette réforme militaire se double d'une **réforme sociale**. L'augmentation des effectifs entraînerait des droits politiques élargis : la citoyenneté locale permettrait d'obtenir la citoyenneté fédérale – au niveau de l'*ethnos* – donc une citoyenneté « macédonienne ». Ceci aurait pour conséquence de mieux souder la communauté et de limiter le rôle de l'aristocratie qui fonctionnait comme une force centrifuge.

Ces réformes lui furent sans doute inspirées par l'observation de l'armée de Thèbes, en particulier le Bataillon sacré, alors qu'il y était retenu en otage durant son adolescence.

1.1.4 La Macédoine à l'assaut de la Grèce continentale ?

Après ces réformes, Philippe se lance rapidement dans une **politique offensive**. Il décide d'abord de sécuriser ses frontières septentrionale et orientale contre ses puissants voisins barbares qui avaient attaqué la Macédoine sous le règne de son père. Il se porte donc vers le Danube et vers la Thrace. En 357, il s'allie au royaume grec d'*Épire* grâce à son mariage avec Olympias, quatrième de ses sept épouses et fille de Néoptolème, roi des Molosses. Leur premier-né, Alexandre, voit le jour en 356, suivi d'une fille, Cléopâtre, en 355.

Philippe, tout en maintenant une surveillance des Balkans, se tourne ensuite vers le sud. La première région rencontrée est la **Thessalie**, qui était alors organisée sous la forme d'une confédération de cités grecques, la **Ligue thessalienne**. Philippe prend la direction de cette Ligue en 352 et fait de la Thessalie une sorte d'État satellite de la Macédoine. Les grandes plaines de Thessalie offrent un passage aisé à l'armée et la promesse de la doter en équidés.